Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 9 (1888)
Heft: 1

Bibliographie: Bibliographie
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

8° 22′ 02″ de latitude sud ; puis, faisant un angle obtus vers l'est, pour atteindre le plus directement possible Calanji, qui prend son nom de la rivière qui le baigne, ils fondèrent sur ce point la station de Pinheiro Chagos, par 8° 21′ 12″ de latitude sud et 23° 10′ 54″ de longitude est, à 20 kilom. de la précédente.

L'expédition était arrivée à son point extrême vers l'est le 31 décembre 1886. Le voyage de Malangé à Calanji avait duré deux ans et trois mois. Ce temps, relativement considérable, a été absolument nécessaire à l'expédition, qui n'avait pas pour mission de traverser comme au vol une région immense en étendue, mais dont le but essentiel était d'établir des stations dans les endroits les plus importants à tous les points de vue, de renouer avec les peuplades environnantes les relations anciennes des Portugais avec les indigènes, et de leur faire apprécier les bienfaits de la civilisation, les avantages commerciaux qu'ils pourraient retirer de leurs rapports avec les Européens, etc., etc.

Toutes les contrées parcourues par l'expédition seraient florissantes et la végétation exubérante, si ces peuplades n'avaient pas l'habitude d'incendier les forêts pour rendre la chasse plus facile, et si elles ne craignaient pas le vol pour leurs plantations. Il n'y a pas d'animaux féroces, et le major Carvalho confesse n'avoir entendu qu'une seule fois le rugissement d'un lion, et cela de très loin.

Après s'être reposé quelques jours à Malangé et avoir mis en ordre ses travaux d'études, le major se propose de parcourir le district de Cassangé et de se diriger vers S. Salvador du Congo, puis de rentrer en Europe par la voie de Banana. Il réserve pour le gouvernement de Lisbonne l'exposé complet de son voyage et de ses explorations.

Marcos Zagury,
Membre de la Société de géographie de Lisbonne.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Du Verge. Madagascar et peuplades indépendantes abandonnées par la France. Paris (Challamel aîné), 1887, in-8°, 181 p., fr. 3. 50. Il n'y a que peu de chose à dire de ce volume écrit pour servir des rancunes personnelles, et rempli d'injures à l'adresse des Hovas, des mis-

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

sionnaires anglicans et particulièrement du commandant Willoughby. Après avoir servi en Italie et en Algérie, comme caporal dans la légion étrangère, sous les ordres du général Rolland auquel le livre est dédié, l'auteur a couru le monde et exploré l'île de Madagascar, où il fut mêlé à la guerre récente entre Français et Hovas. Colonel dans l'armée malgache, il eut des différends avec ses chefs et leur envoya sa démission. Sa haine pour les Hovas et les Anglais, date-t-elle de là? nous n'en savons rien ; ce qui est certain, c'est qu'il ne leur ménage ni les invectives ni les sarcasmes, appelant sur eux la colère de la France, dont les droits sur Madagascar sont, dit-il, incontestables. D'après lui, l'occupation française du pays est attendue comme une délivrance par les tribus sakalaves, qui ont combattu les Hovas et que la France a abandonnées. C'est à la description du territoire et des mœurs de quelques-unes de ces tribus qu'est consacrée la plus grande partie du volume. On ne sait si l'on peut faire fond sur les renseignements fournis par l'auteur, qui nous a paru donner trop d'importance à des tribus encore barbares.

Paul Soleillet. Voyage a Ségou (1878-1879), rédigé d'après les notes et journaux de voyage de Soleillet, par Gabriel Gravier. Paris (Challamel aîné), 1887, gr. in-8°, 515 p. et une carte, fr. 7,50. Avant d'entreprendre, dans la région d'Obock, des voyages qui amenèrent sa mort, Paul Soleillet, le grand champion de l'Afrique française, avait eu pour but d'ouvrir au commerce de son pays la vaste et populeuse contrée que baigne le Niger, et dont Timbouctou, le point depuis si longtemps visé, est comme le centre et le lieu de ralliement. Pour parvenir à cette ville, Soleillet fit plusieurs voyages ; des deux premiers, qu'il entreprit par le nord, il a écrit lui-même la relation dans son livre : *Afrique occidentale : Algérie, Mzab, Tildikelt.* Il y raconte qu'il pénétra jusqu'au cœur du Sahara, mais qu'il ne put dépasser le Touât à cause de l'hostilité des tribus sahariennes. Sans se rebuter, il voulut tenter l'accès par l'ouest, et dans un troisième voyage, accompli en 1878-1879, il partit de Dakar pour Saint-Louis, suivit de là le Sénégal jusqu'à Médine, traversa le Kaarta, et arriva à Yamina où il s'embarqua sur le Niger pour Ségou-Sikoro. Après être resté plusieurs mois dans cette ville, il dut, manquant d'argent, abandonner le projet d'atteindre Timbouctou et revenir par Yamina, Nioro, Médine et le Sénégal.

C'est le récit très détaillé de ce voyage que vient de faire paraître un ami de l'explorateur, M. Gabriel Gravier, secrétaire général de la Société normande de géographie. A ceux qui trouveront cette publica-

tion tardive, il répond que ce travail, auquel l'auteur ne pouvait consacrer que le temps que lui laissaient ses occupations professionnelles et les exigences de la Société normande, était déjà presque terminé en 1881. M. Gravier crut bien faire d'attendre le retour de Soleillet d'Obock (1885), afin que le voyageur corrigeât les erreurs qui auraient pu être causées par une mauvaise interprétation de ses notes. Du reste, nous ne nous plaindrons pas trop du retard, car il a été utilisé pour rendre l'œuvre plus complète, plus exacte et lui permettre de paraître sous la forme d'un beau volume dédié au général L. Faidherbe — l'ancien gouverneur du Sénégal, qui a tant fait pour le développement de cette colonie, — enrichi d'une photographie de Soleillet et d'une carte indiquant l'itinéraire de Dakar à Ségou.

Les voyages que Piétri, Derrien, Gallieni et Borgnis-Desbordes ont accomplis entre le Sénégal et le Niger, depuis 1879, n'ont rien fait perdre de sa valeur au récit de Soleillet. Sans doute, nos connaissances de ce côté se sont accrues, la situation politique de ces régions a subi des modifications, mais les descriptions si vivantes de Soleillet sont vraies comme au moment de son passage dans ces pays. D'autre part, n'oublions pas que ce voyageur avait, sur la plupart des autres et surtout sur les missions militaires, un grand avantage. Ces dernières, inspirant la crainte ou la colère, ne peuvent voir les indigènes tels qu'ils sont, et, d'une manière générale, les voyageurs vivent trop peu au milieu des indigènes, que quelquefois même ils affectent de mépriser. Soleillet voyageait seul, sans armes, soignait les malades, pénétrait dans la case et couvrait ses carnets de renseignements sur les mœurs, les usages des habitants des contrées qu'il traversait. A Ségou, où il vécut pendant plusieurs mois, bien traité par le sultan Ahmadou, libre d'aller et de venir dans la ville et ses environs, il put étudier de près l'organisation d'un royaume africain et la demi-civilisation des peuples du Niger. En même temps, il recueillit sur el Hadji Omar, ce prophète guerrier qui étendit sa domination sur une grande partie du bassin du Haut-Djoliba, et dont Ahmadou est le fils, des renseignements curieux et inédits, qui ont permis d'en écrire une biographie intéressante.

Plusieurs motifs nous poussent donc à recommander ce livre, que la Société normande de géographie a pris sous son patronage. Bien que Soleillet n'ait pas été heureux dans toutes ses entreprises, il est le premier qui ait visité Ségou, après Mage et Quintin, le premier qui ait fait flotter un drapeau européen sur les eaux du Haut-Niger ; il personnifie l'amour des voyages, et aussi l'amour pour ces populations noires dont les mœurs douces et naïves le captivaient, et qu'il défendait avec ardeur

contre leurs calomniateurs et leurs exploiteurs blancs. A tous ces titres il a droit à la reconnaissance des amis des sciences géographiques.

G.-A. Farini. Huit mois au Kalahari. Traduit de l'anglais par Mme L. Trigant. Paris (Hachette et Co), 1887, in-12°, 409 p. avec gravures et cartes, fr. 4. — L'auteur de ce livre est bien connu en Angleterre et en Amérique, comme entrepreneur de spectacles pour le peuple. Nombreuses sont les curiosités, races étranges et animaux rares qu'il a exhibés au public. Ayant eu, dit-il dans la préface, l'occasion de « montrer » une troupe d'indigènes du Kalahari, il se laissa tenter par les récits enflammés d'un métis du nom de Kert, qui escortait ces sauvages et qui lui représenta le désert comme le paradis des chasseurs. Comme d'ailleurs il avait besoin d'un changement de climat pour rétablir sa santé, il se décida à partir pour l'Afrique australe, avec un de ses amis dont il ne donne que le surnom : Loulou. Ce dernier, en sa qualité de photographe, prit force clichés, dont plusieurs sont reproduits en gravure dans l'ouvrage de M. Farini.

D'après la carte qui accompagne le volume, l'itinéraire suivi par le voyageur traverse le Kalahari dans le sens sud-nord. Après avoir utilisé la ligne ferrée du Cap à Hopetown, et la diligence de cette dernière ville à Kimberley, il explora les bords de l'Orange, puis se lança dans le Kalahari pour aboutir au lac Ngami. Au retour, il parcourut, plus à l'ouest, une route à peu près parallèle à celle de l'aller et distante d'environ deux degrés de longitude. Le récit est lestement mené, entremêlé de conversations et d'anecdotes, le plus souvent comiques, quelquefois sérieuses. Les aventures de chasse reviennent souvent sous la plume de l'écrivain, et il en est quelques-unes, comme celle dans laquelle Farini s'étant égaré est retrouvé étendu sur le sable et presque mort, qui présentent un réel intérêt. Ailleurs les mœurs des Boers, des Bastards, des Bushmen, des Damaras sont exposées dans ce qu'elles ont de caractéristique. Plusieurs pages sont consacrées aux chutes de l'Orange, que Farini regarde comme les plus grandes et les plus inaccessibles qui soient au monde. A l'aide de la gymnastique et de la photographie, il est parvenu à en fixer le souvenir d'une manière plus complète et plus exacte qu'on ne l'avait fait jusqu'ici.

Il ressortirait de la lecture de cet ouvrage que le Kalahari, loin d'être une solitude morne et désolée, pourra devenir dans les mains européennes une région productive et une terre de colonisation. Cette opinion ne s'accorde guère avec les descriptions de Livingstone et des autres voyageurs. Aussi devons-nous faire quelques réserves au sujet

des assertions de M. Farini. Son récit n'a rien de géographique. Il est fort difficile de le suivre sur la carte-annexe, des localités citées dans la narration ne figurant pas sur la carte et vice-versa. D'autre part, l'auteur qui s'attarde à décrire minutieusement les plus futiles incidents du voyage, ne dit rien ou presque rien du Ngami qui constitue pourtant l'une des parties principales de la région explorée. Enfin, l'on se demande s'il est possible d'accomplir un voyage pareil aussi rapidement que M. Farini dit l'avoir fait, puisque, parti le 2 juin 1885 du Cap pour l'intérieur, il exposait le 7 novembre de la même année, à la Société de géographie de Berlin, une série de photographies rapportées de l'Afrique australe. En tout cas, ces deux dates infirment le titre du volume : *Huit mois au Kalahari*. L'auteur ne peut y avoir séjourné si longtemps.

Marc Fournel. La Tripolitaine. Les routes du Soudan. Paris (Challamel aîné), 1887, in-8°, 272 p., fr. 3. — Sans être aussi brûlante que celle du Maroc, la question de la Tripolitaine est toujours ouverte. Aussi y a-t-il de l'intérêt à lire l'ouvrage de M. Fournel, qui a visité récemment la région des Syrtes et a fait paraître l'an dernier un livre sur la Tunisie. Ce n'est pas qu'il nous fournisse beaucoup de détails sur l'intérieur du pays, sur les tendances et les actes des populations de l'intérieur, chose que nous serions curieux de connaître, puisque personne n'a effectué de voyage dans le Sahara oriental depuis la révolte du Mahdi. Comme il est interdit à tout Européen de s'éloigner de la région côtière, même d'aller jusqu'au Djebel Gharian, derniers contreforts de l'Atlas qui se trouvent à une quarantaine de kilomètres de la mer, M. Fournel a dû se contenter de décrire Tripoli, la ville, le port et les environs, et d'exposer le système du gouvernement, l'état du commerce et de l'industrie. Il donne aussi des renseignements recueillis sur place, ou tirés des voyages, sur les routes du Soudan, itinéraires anciens et actuels, sur le commerce par caravanes et sur les Touareg, ces maîtres incontestés du Sahara central, qui constituent aujourd'hui une si puissante barrière à l'influence européenne. Enfin, dans la troisième partie de l'ouvrage, intitulée l'Islam en Afrique, l'auteur parle de la doctrine et de la loi musulmanes, de l'esclavage chez les mahométans, ainsi que du développement inquiétant de la religion musulmane en Afrique, grâce à une propagande active qui s'exerce jusqu'au cœur du continent. Il insiste particulièrement sur le travail incessant auquel se livre la fameuse secte des Snoussya, dont l'opposition acharnée aux Européens forme un gros point noir dans l'avenir de la colonisation africaine.

Tels sont les principaux sujets traités dans cet ouvrage, dont le style

simple et clair rend la lecture facile. La question musulmane y est traitée avec tact et prudence. L'auteur ne veut ni anéantir les mahométans, ni empêcher le développement légitime de l'influence européenne. Il indique le péril, laissant aux intéressés le soin de le conjurer.

Ludovic de Campou. La Tunisie française. — Paris (Charles Bayle), 1887, in-8°, 239 p., avec gravures et carte, fr. 3,50. — Auteur d'un ouvrage sur le Maroc (*Un empire qui croule*) dont nous avons rendu compte ici-même, M. de Campou a voulu montrer que les États qui s'affaissent du fait d'un gouvernement corrompu, peuvent se relever sous l'action civilisatrice d'une puissance européenne. Ce n'est pas une étude économique du genre de celle de M. de Lanessan qu'il a prétendu écrire. Son but a été de dessiner, comme il le dit lui-même, quelques figures françaises intéressantes, quelques types indigènes curieux, quelques silhouettes de villes et de fermes. Le lecteur voit passer devant ses yeux une succession de tableaux peints de couleurs vives et animées. Le style est plein de grâce, souvent imagé ; anecdotes, scènes de mœurs, renouvellent sans cesse l'intérêt, sans avoir rien de choquant, et l'ouvrage peut être mis dans toutes les mains. L'auteur semble professer une profonde admiration pour le cardinal Lavigerie qu'il appelle le Grand Français d'Afrique, le Pacificateur de la Tunisie. Au sujet du gouvernement, il se prononce dans le même sens que les autres voyageurs en Tunisie, c'est-à-dire pour le protectorat, qui présente beaucoup plus d'avantages que l'annexion. Ce dernier système n'accroîtrait en rien l'autorité de la France ; en vertu du protectorat, il est vrai que le bey règne, mais c'est la France qui gouverne ; les dépenses sont moins fortes et le corps d'occupation moins considérable.

M. de Campou a parcouru la province de Kaïrouan, la région des chotts et la vallée de la Medjerdah. A côté des renseignements qu'il donne sur les cultures et la colonisation, sur les indigènes, sur la mer intérieure du Sahara, contre laquelle il se prononce, il consacre un chapitre au lac Kelbiah, dont l'existence a donné lieu à discussion. L'auteur a vu le Kelbiah dont il a fait le tour en dix heures de marche. Il a goûté de son eau ; elle est douce et les Arabes qui vivent sur ses bords n'en boivent pas d'autre ; mais il avoue que l'irrégularité de l'oued Lattaf, affluent du Kelbiah, occasionne des variations dans le régime du lac. Quant à la question si controversée du Triton, M. de Campou prend parti pour M. Tissot, qui place ce bassin dans la région actuelle des chotts, contre M. Rouire. Il n'apporte pas d'ailleurs de nouveaux élé-

ments à la discussion. On sent que la géographie de la Tunisie l'intéresse moins que l'état social du pays. Il a décrit simplement, avec leur couleur locale, le paysage et les habitants.

Rev. W. Holman Bentley. Life on the Congo. With an introduction by the Rev. George Grenfell. London (The religious tract Society), 1887, in-12°. 126 p., avec gravures et carte. — On ne trouvera pas dans cet ouvrage, comme le titre pourrait le faire croire, une description de la vie d'émigrant ou de missionnaire dans les stations des bords du Congo. Il s'agit plutôt d'un tableau esquissant sobrement les conditions dans lesquelles se présente à cette heure le bassin du grand fleuve africain. L'histoire de la découverte du Congo, de Diego Cam (1484) à Stanley, la configuration générale, le climat, la productivité de la contrée, sont décrits dans les premiers chapitres. Vient ensuite la partie ethnographique et économique, dans laquelle l'auteur parle des peuples congolais, de leurs conditions d'existence, de leurs idées religieuses et des progrès de la mission au milieu d'eux. Ces deux derniers sujets constituent la partie la plus intéressante de l'ouvrage ; M. Bentley étant missionnaire lui-même, ces questions le touchent plus que toutes les autres. Parmi les faits qu'il cite, relatifs à la vie religieuse et intellectuelle des indigènes, il en est qui sont peu connus, tels que celui de l'existence, chez les nègres du Congo, d'une sorte de franc-maçonnerie, avec ses épreuves d'initiation, son langage mystérieux et ses pratiques.

D'autre part, l'auteur donne des renseignements assez détaillés sur les principales sociétés missionnaires qui travaillent, non seulement sur le Congo, mais aussi dans l'Afrique orientale, du Zambèze au lac Victoria. D'après la carte, qui résume d'une manière assez claire la situation actuelle, on constate que ce champ immense, ouvert depuis si peu d'années, est maintenant le théâtre d'activité de onze Sociétés, tant anglaises qu'écossaises ou américaines. Toutes progressent d'année en année. La mission baptiste, à laquelle appartient M. Bentley, ne reste pas en arrière. Grâce à la générosité d'un riche philanthrope, M. Arthington, elle s'avance de plus en plus dans l'intérieur en remontant le Congo. Elle espère même arriver par la fondation de stations sur le cours moyen et supérieur du fleuve, à relier les établissements missionnaires des deux côtes africaines.

Une intéressante préface écrite par M. Grenfell, l'explorateur bien connu, traite du même sujet, en même temps que de l'avenir du commerce et de la civilisation dans l'Afrique centrale.